

# Art autochtone: langue, oralité, communication

Louise Vigneault

Louise Vigneault est professeure agrégée en histoire de l'art au département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'Université de Montréal.  
—louise.vigneault@umontreal.ca

La fragilisation ou la disparition des langues autochtones au Canada, qui sont étroitement liées à la mémoire et au territoire, ainsi que la perte partielle de la transmission orale du savoir, ont eu des répercussions directes sur l'ensemble des codes sémiotiques et épistémologiques sur lesquels reposent les cultures. Divisées entre leur langue d'origine et celles des majorités, et privées des leviers de pouvoir politiques et législatifs, les communautés ont peu à peu perdu leurs moyens d'accomplissement. En regard du clivage linguistique canadien, les communautés autochtones francophones se sont trouvées aussi doublement marginalisées. Aujourd'hui, les productions artistiques jouent toutefois le rôle déterminant de réopérer les mouvements de transmission, de médiation et de dialogue, de rendre visibles les non-dits et d'inaugurer un possible. Parler la langue et référer à sa réalité constituent également, pour les créateurs, un acte de réappropriation de l'imaginaire et de réactivation d'un ancrage spatial et historique. Les collaborateurs de cette section polémique se sont ainsi appliqués à questionner ces réalités et à lever le voile sur certaines réflexions occultées ou trop rapidement expédiées.

Une blessure langagière ne renvoie pas à deux individus incapables de communiquer ... elle renvoie plutôt au silence compris à tort comme un signe de compréhension. Le langage n'est cependant pas un ennemi, mais bien un puissant outil de transmission de notre vision du monde.<sup>1</sup> (Nadia Myre)

Étroitement liées à la mémoire et au territoire, les réalités de la langue, de l'oralité et de la communication renvoient directement, pour les communautés autochtones du Canada, à l'histoire des premiers contacts et aux relations avec les nouveaux arrivants.

Native languages in Canada are closely tied to memory and territory. Their weakening or disappearance, along with the decrease of the oral transmission of knowledge, has therefore directly impacted the set of semiotic and epistemological codes on which cultures rest. Split between their language of origin and the country's majority languages, and lacking any political or legislative leverage, communities have progressively lost their means to self-fulfillment. In the Canadian linguistic divide, French-speaking Native communities have found themselves doubly marginalized. Today, artistic creations play a crucial role in the renewal of movements focused on transmission, mediation, and dialogue; they make the unspoken visible and open up new possibilities of expression. For the artists, speaking the language and referring to its reality is an act through which the collective imagination is reclaimed and a spatial and historical anchoring is reactivated. The contributors to this journal's latest and decidedly polemical section examine these realities and lift the veil on certain lines of thought that have been ignored or too quickly discarded.

L'exploitation européenne des ressources ayant supplanté en importance le maintien des alliances, la domination territoriale et culturelle a toutefois pris le pas sur les échanges. Par la suite, les langues autochtones ont connu un recul progressif au profit de celles des populations coloniales, tout comme l'oralité, en tant qu'instrument de communication et de documentation, a cédé partiellement la place à l'écriture. Ce transfert a non seulement bouleversé les organisations politiques et législatives, les contenus culturels et la transmission des savoirs, mais l'ensemble des codes sémiotiques et épistémologiques.

Si ce clivage linguistique a été vécu aussi bien par les Autochtones que par les autres populations issues du transfert migratoire, les communications entre les différents groupes autochtones sont passées peu à peu par l'usage de l'une ou l'autre des langues coloniales, brisant ainsi les liens interculturels qui les unissaient. Au Québec, cette condition s'est trouvée complexifiée par le fait que les Premières Nations ont été doublement marginalisées, en raison du statut minoritaire de la population francophone. Dans ce contexte, l'Autochtone a été associé, par défaut, au rôle de contre-modèle repoussoir de la figure mythique du missionnaire et du colon. Il a également servi de symbole prétexte pour concrétiser le sentiment de crainte de certains nationalistes face aux pressions d'assimilation. Dans les deux cas, les échanges interculturels sont demeurés symboliques ou accessoires.

Liée au pouvoir, la langue transmet les manières de voir et de faire, les perspectives du monde, l'esprit, le souffle même des peuples. En se voyant imposer les langues des cultures dominantes, les Autochtones du Canada ont été contraints de naviguer entre deux systèmes, deux cultures, sans arriver nécessairement à les maîtriser totalement. Si certains ont réussi à composer avec cette complexité, d'autres sont demeurés déstabilisés, voire défaits. Bien que de nombreuses communautés parlent toujours la langue ancestrale, cette continuité s'est réalisée au prix



Figure 1. David Garneau, *Not To Confuse Politeness With Agreement*, 2013, huile sur toile, 122 × 122 cm. Photo: David Garneau.

d'une défense constante et laborieuse contre les pressions d'uniformisation opérées par les institutions politiques.

Dans ce contexte, les expressions artistiques ont joué un rôle déterminant dans la transmission des visions du monde, des perspectives d'accomplissement, de la projection des possibles. Ancré dans la culture de la médiation et de la communication, l'art traduit l'inexprimable, révèle des non-dits, permet d'exposer ce qui a été omis, refoulé, trahi, et suscite des éveils spirituels. À cet égard, le dialogue et la conversation permettent de sortir de l'invisibilité.

À l'instar des pictogrammes et des ceintures de wampum, les expressions artistiques traduisent une pluralité de sens, fusionnent les actions et les mouvements de vie,

1. Nadia Myre, «Baliser le territoire/A Stake in the Ground. Manifestation d'art contemporain autochtone», *Art Mûr*, vol. 7, n° 3, jan.-fév. 2012, p. 12 ([http://artmur.com/wp-content/uploads/brochures/vol7\\_numero3.pdf](http://artmur.com/wp-content/uploads/brochures/vol7_numero3.pdf)).

traduisent les tensions politiques et les enjeux identitaires. Elles ont le pouvoir de déjouer les catégories, de dénouer partiellement les conflits, de rééquilibrer les injustices et d'abolir les contradictions que les échanges n'arrivent pas à résoudre. L'expérience pionnière de l'artiste huron-wendat Zacharie Vincent (1815–1886)<sup>2</sup> offre, à ce titre, un témoignage éloquent: reconnu, au XIX<sup>e</sup> siècle, comme le «dernier Huron de race pure», Vincent était, à son époque, parmi les rares de la communauté de la Jeune-Lorette (aujourd'hui Wendake) à parler la langue ancestrale. Assumant également le rôle de chef du Conseil, de représentant des intérêts de sa communauté, l'artiste souffrait pourtant de bégaiement, un handicap langagier qu'il palliait, d'une part, par un don de négociateur, de diplomate, et d'autre part, par son talent de peintre, sa capacité à évoquer, de manière équivoque ou non, les conditions de partages culturels. Ces enjeux continuent aujourd'hui de remuer les créateurs, comme l'ont clairement résumé David Garneau et Louis-Karl Picard-Siouï:

Nombre d'artistes autochtones entretiennent une relation anxieuse avec leur culture. Afin de se faire porteurs et transmetteurs de signifiants dans le monde de l'art contemporain, ils ont dû apprendre le langage dominant, se familiariser avec son histoire et ses façons de faire. Il est extrêmement difficile d'être habile et fonctionnel au sein des deux systèmes. Cela semble consister en un choix, alors qu'il s'agit plutôt d'un compromis fait au projet assimilationniste. Certains artistes réussissent avec brio à créer un espace liminal—à cheval entre les deux cultures—dans lequel ils se réinventent.<sup>3</sup>

(David Garneau)

Il y a des mots qui ne nous lâchent pas, qui collent à la peau. Il y a des mots que l'ont doit dire, écrire, expier et répéter, dix fois plutôt qu'une, pour s'en défaire. Ces mots sont souvent d'une banalité déconcertante. Des mots comme silence, absence, distance. Ces trois frères se supportent, se renforcent l'un l'autre dans nos champs déserts. [...] [N]otre nouveau siècle nous les présente sous un jour différent, les érige en paradoxe: si les technologies amoindrissent les distances,

pourquoi ai-je cette impression si vive que les absences et les silences, eux, ne font que s'allonger? Ces mots—et ces maux—font partie de moi.<sup>4</sup> (Louis-Karl Picard-Siouï)

En tant que commissaire invitée de l'exposition *Baliser le territoire / A Stake in the Ground*, Nadia Myre a également exprimé les clivages que suscite, chez elle, l'expression orale:

À cause de ma blessure langagière, j'ai toujours préféré le geste à la parole. Je porte en moi l'impression que j'ai besoin d'écouter activement; de lire entre les lignes; que les gens ne disent pas ce qu'ils pensent; que je ne dirai pas ce que je pense. Je dois faire très attention à ce que je dis. Le langage est source de pouvoir—les mots forment la pensée et la concrétisent. [...] Le langage vit à travers la dénomination de lieux, et la mémoire de ces mêmes lieux demeure vivante grâce au langage—ensemble, ils sont source de culture. Qu'advient-il d'un peuple qui a été coupé de sa langue? De son territoire? Comment aborder la question de l'effacement de nos mémoires collectives et historiques? De quelle manière exprimer la culture lorsque nous avons oublié (ou n'avons jamais connu) les mots nous permettant de lire et de comprendre le paysage? Comment enrayer ce que David Garneau nomme le «projet assimilationniste» et aller au-delà de nos amnésies, traumas et préjugés moraux collectifs?<sup>5</sup>

Déracinée de son milieu d'origine avec lequel elle a dû ensuite se familiariser, Myre a trouvé dans les expressions visuelles et plastiques des moyens de concrétiser ce lien d'appartenance. Ses œuvres ont en commun de référer implicitement aux composantes des politiques de répression, de fusionner les langages de communication et les représentations du territoire, lesquels participent à la dynamique géopolitique. Pour d'autres créateurs, comme Greg Staats et Robert Houle, prononcer les mots de la langue d'origine et réactiver les objets qui les incarnent constituent un acte de résistance, de réappropriation de l'imaginaire, de rééquilibrage politique, de réactivation de l'ancrage spatiotemporel.

2. Louise Vigneault, *Zacharie Vincent. Sa vie et son œuvre*. Toronto, 2014 (<http://www.aci-iac.ca/zacharie-vincent>).

3. David Garneau, «Landscape of Sorrow and other new work», *Invitation*, vol. 4, n° 5, avril–mai 2009, p. 12–13.

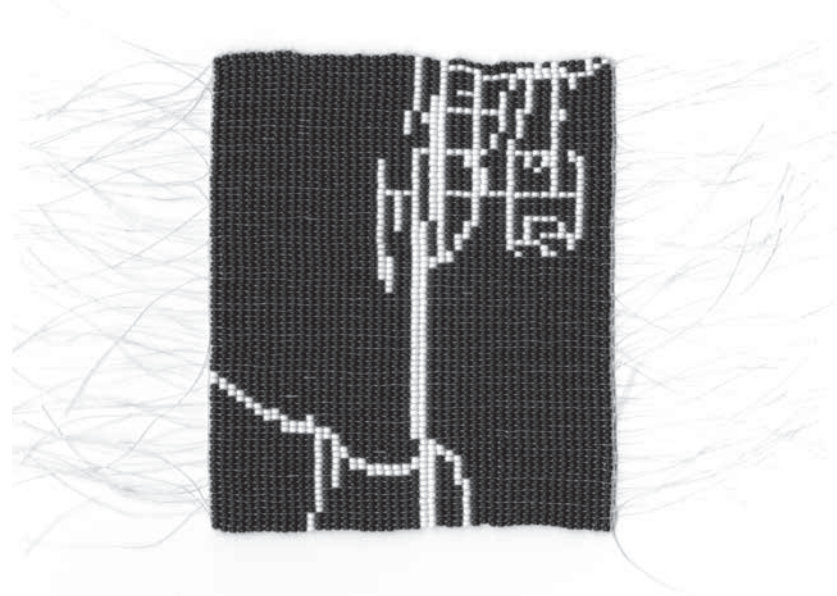
4. Louis-Karl Picard-Siouï, «Prologue», *Les grandes absences*, Montréal, 2013, p. 7–8.

5. Myre, «Baliser le territoire», op. cit., p. 4.

Si les problèmes linguistiques touchent avant tout la domination francophone et anglophone sur les différentes langues autochtones, et si de profondes affinités politiques et philosophiques semblent lier les communautés autochtones, quels espaces d'échanges partagent-elles? Le clivage linguistique qui traverse le pays, les difficultés d'échange qui séparent les groupes culturels, se vivent-ils également dans les contextes autochtones, au-delà des affinités transhistoriques?

Le déséquilibre qui persiste dans la reconnaissance de la présence autochtone, entre les provinces de l'Ouest et de l'Est, nous rappelle sans cesse l'ampleur des fossés qui restent à combler, les efforts qui doivent être fournis pour créer des infrastructures institutionnelles, des partenariats significatifs et durables. Depuis la fermeture du collège Manitou (1973-1976), les rares initiatives de soutien, au Québec, à une éducation adaptée restent bien timides devant celles qui ont été instiguées dans l'Ouest depuis quarante ans.

En regard des récents événements qui ont entouré la *Commission de vérité et réconciliation du Canada*, il est désormais convenu que le génocide culturel a été intimement lié aux ruptures linguistiques. L'action de «réconcilier» implique toutefois, pour les deux partis, une double intention d'abandon et de don. Pourra-t-on assister à la concrétisation d'une telle intention? Si la mise en valeur des créateurs et une meilleure compréhension des enjeux qui traversent la scène artistique constituent un levier de présence et de pouvoir, rappelons-nous que ces avancées ne sont jamais acquises définitivement. Ce dossier polémique vise à lever le voile sur certains points aveugles qui ont marqué, au cours des décennies, les relations interculturelles (ou leur absence), et qui ont permis à la majorité de maintenir son ascendance culturelle et son hégémonie. Au-delà des paroles et des mots, les perspectives communes méritent d'être remises à flot. La première étape consiste toutefois à nommer les choses, à rendre



visible les angles morts, afin de réopérer les interrelations, que les portages puissent reprendre cours. Les textes des collaborateurs visent du même coup à mettre en relief certaines questions dont les réponses ont été occultées ou trop rapidement réglées. Ils permettent, enfin, de rappeler les responsabilités qui incombent aux chercheurs et aux transmetteurs de savoirs, leur nécessaire intervention et prise de position dans les débats actuels, au-delà des intérêts institutionnels. Il est plus que temps de redéfinir nos rôles au sein de la société. ¶

Figure 2. Nadia Myre, *Étude sur la propriété, l'utilisation et le territoire en relation à l'article 19 de la Loi sur les Indiens: lots concédés 1, 2, 3 et 4, 2009, perles de rocaïlle et fil, 30 x 38 cm*. Collection particulière © CARCC 2005.